

lorsqu'il se roulait sur un gazon fleuri aux pieds de sa nourrice, et qu'il riait de ce rire si bon et si joyeux de l'enfance, la voix seule de sa mère arrêta sa joie.

M. de Rambert lui-même était mort à peine, sous le joug de sa femme, car il était trop bon pour se révolter contre un aussi odieux caractère et s'était contenté de souffrir en silence. Le seul regret qu'il eut en mourant, fut de laisser son fils sous l'autorité tyrannique de madame de Rambert, qui n'avait jamais considéré la maternité que comme un devoir.

Gabriel reporta tout son amour, toutes ses affections vers l'étude. Il devint soucieux, rêveur et mélancolique. Cependant une douce enfant, la fille du fermier Morin, était venue adoucir ses pensées, elle avait compris les mystérieuses douleurs de cette âme tristement repliée sur elle-même et souvent ils s'étaient rencontrés sur les falaises, où ils allaient cueillir des plantes et des fleurs.

Gabriel s'élançait de roc en roc, pour respirer la brise marine et son œil suivait au loin quelque navire cinglant en pleine mer.

Il appelait alors Marie pour qu'elle vint jouir avec lui de cet admirable spectacle.

On ne voyait pas sans plaisir ces deux enfants, si beaux, se rechercher par un vague instinct, et l'on devinait qu'un sentiment plus ardent pourrait les unir un jour. Madame de Rambert ne s'était d'abord aucunement inquiétée de la liaison qui se formait entre son fils et la fille de Morin, mais quand elles les vit grandir sans que leur attachement parût s'affaiblir, elle commença à prendre de l'ombrage de cette innocente amitié, qui s'était changée, sans que les enfants s'en aperçussent eux-mêmes, en un pur et saint amour.

La séparation violente à laquelle madame de Rambert les condamna remplit le cœur de Gabriel d'amertume et de désespoir.

La douleur de la jeune fille fut telle, qu'elle ne sut pas cacher ses souffrances, et le recteur, qui l'avait en quelque sorte élevée, s'aperçut du changement qui s'était fait en elle ; il lui en demanda la cause, et la pauvre enfant s'empessa de verser les peines de son cœur dans le sein de son vieil ami.

Les deux enfants se voyaient quelquefois, car Gabriel trompait la vigilance de madame de Rambert, et s'échappait du vieux manoir pour aller retrouver Marie.

Nous avons dit comment il fut surpris par sa mère, qui l'entraîna loin de Marie, sans daigner jeter un regard sur l'infortunée qu'elle laissait mourante derrière elle.

Lorsqu'il rentra au château, Gabriel tomba sur un fauteuil comme une masse inerte, la fièvre le dévorait. En remarquant sa figure pâle, ce cercle bleuâtre qui entourait ses yeux fatigués, tous les signes d'un vif désespoir, d'un profond accablement, madame de Rambert ressentit comme une atteinte de pitié, lui prit la main et la trouva brûlante :

— Vous souffrez ? lui dit-elle.

— Beaucoup.

— Il faut prendre un peu de repos, vous n'y songerez plus demain.

— Demain et toujours ; mon mal est de ceux dont on ne guérit pas !

La maladie fit en effet des progrès rapides, la fièvre s'accrut d'heure en heure et le délire se déclara. Le médecin, appelé et interrogé par madame de Rambert, hocha la tête d'un air de doute et se borna à constater que Gabriel était dans un grave péril.

Quant à Marie que nous avons laissée inanimée au milieu de la campagne, elle fut tirée de son évanouissement par Fox, son bel

épagueul, qui, s'impatientant de ne la voir pas revenir, s'était mis à sa recherche et essayait de la rappeler à elle par ses cris plaintifs.

Marie prodigua les plus tendres caresses à cet ami fidèle et regagna péniblement sa chaumière.

Le lendemain, il n'était bruit dans tout le pays que de la maladie de Gabriel. Le bon recteur, pensant au désespoir de Marie, s'achemina de bonne heure vers la maison du fermier Morin, où régnait une profonde désolation, car, le matin, madame de Rambert, fidèle à sa promesse, avait envoyé signifier l'ordre au père et à la fille, de sortir de suite de la modeste demeure qu'ils tenaient des bontés de sa famille.

— Eh bien ! mon vieil ami, dit Morin, qui ne pouvait retenir ses larmes, me voilà, à mon âge, chassé de la demeure où j'ai passé mon existence ; que vais-je devenir maintenant ?... Et ma pauvre Marie qui pleure et se désespère !

— Ne vous affligez pas ainsi, mon ami ; le presbytère ne vous est pas fermé et vous pouvez vivre près de moi.

— Comment reconnaître jamais toutes vos bontés, monsieur le recteur ; quoi vous daigneriez m'offrir un asile auprès de vous ?

Pour toute réponse, le recteur serra la main de Marie en lui disant :

— Venez !

— Oh ! oui, mais avant tout, permettez-moi d'adresser un dernier adieu à ces lieux chéris, au vieux saule qui m'a tant de fois protégé de ses ombrages ; aux fleurs aimées de Marie, à cette chambre où ma femme est morte, où ma fille est née.

L'affliction de Marie était muette et silencieuse, ses traits étaient mornes et abattus, le recteur la contempla avec émotion.

— Mon enfant, ma douce Marie, ne vous affligez pas ainsi, montrez-vous dociles aux volontés de Dieu, et soyez forte contre le malheur.

— Mon père, mon ami, dit Marie en saisissant la main du recteur, Gabriel se meurt et je ne le verrai plus !

— Je vous promets d'aller le voir et de vous donner de ses nouvelles ; mais il faut être plus raisonnable, regardez donc votre père, il souffre aussi, lui.

— Mon pauvre père ! et c'est moi qui en suis cause ; pardonnez-moi, mon père, pardonnez à votre fille infortunée !

— Te pardonner, enfant, mais n'es-tu pas l'ange aimé du vicillard ? Va, ma fille, point de pardon, mais la bénédiction de ton vieux père.

Le bon prêtre, après avoir établi ses nouveaux hôtes au presbytère, les quitta pour aller voir Gabriel.

On introduisit le digne recteur auprès du malade, qui ne le reconnut pas. Madame de Rambert éprouvait pour la première fois de sa vie un sentiment de crainte et de pitié ; elle se tenait debout au chevet de son fils ; mais, malgré la peine qu'elle éprouvait à la vue de ses souffrances, son orgueil était révolté d'entendre Gabriel appeler incessamment Marie et lui prodiguer les plus doux noms ; elle aurait voulu pouvoir lui imposer silence, mais elle n'avait nul ascendant sur l'imagination du malade, qui, sans reconnaître sa mère, frissonnait encore à sa voix.

Le docteur entra sur ces entrefaites et madame de Rambert sortit pour donner quelques ordres. Alors le médecin se trouva seul avec le prêtre.

— N'est il donc aucun espoir de le sauver ? demanda M. Bernard.

— Je le crains ; car c'est le cœur qui est malade plus que le corps, et nous ne pouvons rien contre cela. Si l'on connaissait